

AVEC DIANE MEUR À BERLIN

LA RHAPSODIE MENDELSSOHN

Dans un récit-fléuve, l'écrivaine explore l'arbre généalogique de l'illustre famille ; 765 de ses membres sont convoqués, de même que le berceau de la dynastie, Berlin, ou le cheminement de Diane Meur elle-même. Retour sur une quête foisonnante. *Par Camille Thomine*



À LIRE
La Carte des Mendelssohn,
DIANE MEUR,
éd. Sabine Wespieser,
496 p., 25 €.

Un père philosophe surnommé le « Socrate allemand », un fils compositeur plus précoce que Mozart et, pour soi, l'existence banale d'un honnête banquier. De la vie placée sous le signe de l'entre-deux d'Abraham Mendelssohn, descendant de Moses et géniteur de Felix, Diane Meur comptait sonder le vide et les énigmes. Fascinée dans son travail de traductrice comme dans tous ses précédents romans par les questions de la transmission et de la filiation, elle s'imaginait explorer le destin d'un « néant entre deux génies ». Son enquête, pourtant, l'a projetée bien au-delà : de monceaux d'archives en vagabondages virtuels, de demeures en bibliothèques berlinoises et jusqu'au tracé, ciseaux et colle en main, d'une « carte » généalogique riche de 765 noms où l'histoire changée en espace se déploie sur sept générations. Deux années durant, l'écrivaine a suivi avec patience et passion le cheminement des financiers et des actrices, des francs-maçons et des rabbins, des nonnes et des petits escrocs, faisant feu de toute source (gravures, traités, forums en ligne)

pour aboutir à ce roman rhizome et débridé où le document côtoie le conte, et l'anecdote la digression. Car voilà bien le pouvoir des cartes : en projection plane, l'aïeule divorcée dans le scandale en 1799 s'assortit bien à l'arrière-arrière-petit-neveu violoncelliste et alcoolique sous Weimar. De même qu'une incursion chez Chamisso n'est plus si étrangère à tel tracés très concret de plomberie... Dans l'arrière-cour paisible d'un café berlinois, Diane Meur tente de remonter le fil de son ambitieuse saga, l'œil suspendu à la bouffée d'une cigarette : « Je crois que l'idée date d'avant *Raptus* (1) », confie-t-elle. Soit de 2003 au moins. « Chaque année, je la reportais sur mon agenda mais il manquait toujours quelque chose. » Le déclic viendra de son installation dans la ville berceau des Mendelssohn, de 2010 à 2012, et de la place croissante d'Internet qui, induisant « d'autres structures mentales » favorables à « l'éparpillement de la pensée, aux associations d'idées et aux sauts d'époque en époque », rendait enfin l'idée féconde. La visite de Berlin à laquelle l'écrivaine nous convie est du reste à cette image.

Zigzagante, multiforme et contrastée, elle calque la structure corallienne du livre : des lieux où passa la mythique famille, nous sautons aux repaires où Diane rêva *La Carte*, et du silence des pierres tombales de la lignée à l'énergique scherzo d'une symphonie de Felix. Dans la Mendelssohn-Remise, ancien siège de la banque familiale reconvertie en musée, l'auteur des *Vivants et des ombres* sort de sa réserve naturelle : le visage rayonnant, elle désigne l'horloge de Fanny, sœur et pianiste éclipsée par Felix ; s'émeut devant les certificats de baptême des enfants d'Abraham, convertis par nécessité au protestantisme, puis s'arrête devant le portrait de la jeune Pauline : « La fille de Paul, celle à la mort si mystérieuse, vous vous souvenez ? » Pas de doute : elle est ici comme en famille.

« Comme passer un aimant sur une limaille de fer »

Un récit sur ses propres ancêtres ne l'aurait aucunement intéressée, avoue-t-elle alors même que dans la capitale allemande les personnages du roman ne cessent de surgir à sa rencontre, descendants lointains des



ÉD. SABINE WESPIESER

Mendelssohn rencontrés pour l'élaboration du livre ou amis berlinois l'ayant soutenue dans les sursauts et aléas de ses recherches. Car ce projet gargantuesque lui a valu quelques sueurs froides. Si l'écrivaine a choisi son propre cheminement comme « fil rouge » de *La Carte* – incluant même, à titre exceptionnel, quelques bribes intimes au creux du texte –, c'est pour ne pas « étouffer » sous l'ampleur du matériau. En creusant le sillon Mendelssohn, elle a découvert combien leur histoire recoupait certains de ses objets d'élection : Heine, les Humboldt, *L'Opéra de quat'sous*, le frankisme (un messianisme juif ayant fait sécession avec le judaïsme)... Et bien sûr l'histoire et la religion, déjà présentes dans ses autres livres. « C'était comme passer un aimant sur une limaille de fer, je n'arrivais plus à m'arrêter, se souvient-elle. Puis j'ai compris que le récit devait être subjectif et prendre la forme d'un récit de voyage. » Alors seulement la rédaction a pu prendre son allure « super-sonique » : seize mois à peine pour mettre le point final à cette aventure d'une écriture où commentaires méthodologiques, doutes et hypothèses

occupent la part belle, comme s'il s'agissait de résoudre à vue les colles du « Mendelssohn-Komplex ». Au cimetière de la Trinité de Berlin, le tentaculaire arbre généalogique de la famille donne un aperçu de la tâche : il recouvre un mur entier de la petite chapelle. Mais Diane Meur sait désormais apprivoiser le vertige. D'un siècle à l'autre, elle suit alertement les lignes, saluant tel nom familier, découvrant tel autre... « Il va falloir envisager la suite », plaisante-t-elle avec son editrice, Sabine Wespieser. Pas sûr, cependant, qu'elle s'y remette de sitôt. Roman de la filiation, *La Carte des Mendelssohn* se voulait aussi un « épuisement du thème », explique-t-elle : « La dispersion géographique des membres de cette famille, la démultiplication des parcours et donc des thèmes, le brassage des langues, des religions... tout cela va à l'encontre d'un quelconque atavisme ou d'une quête des racines. » Précisément c'est « l'abolition des liens de causalité » et la « perte de sens » que l'écrivaine a trouvées « enivrantes et merveilleusement ouvertes » dans ce projet. Elle qui appréciait la « pluridisciplinarité » des cours de Normale sup

Diane Meur, cet été à Berlin, sur la tombe de Lea et Abraham Mendelssohn. Abraham, banal banquier, est un « néant entre deux génies » – il est le fils du philosophe Moses Mendelssohn, et le père, avec Lea, du compositeur Felix.

« La dispersion géographique des membres de cette famille, la démultiplication des parcours, le brassage des langues, des religions... tout cela va à l'encontre d'un quelconque atavisme ou d'une quête des racines. »

(1) *Raptus*, deuxième roman de Diane Meur (éd. Sabine Wespieser, 2004), est également hanté par la filiation à travers son personnage, Mathieu, dont la désagrégation mentale est directement liée au comportement de son père, politicien opportuniste.

et a choisi la traduction – de Paul Nizon, Tariq Ali, Stefan Zweig –, parce qu'elle permet de « papillonner entre les sujets, les langues et les univers », ne pouvait rêver meilleur sujet.

Drôlerie des « berlinades »

Si *La Carte des Mendelssohn* affiche autant de liberté, changeant d'époque, de genre et de registre comme on change de chapitre, c'est sans doute aussi à Berlin qu'elle le doit. Dans cette ville où le projet a pris forme, Diane Meur a essuyé bien des imprévus et des tracasseries – multitude de « berlinades » administratives ou techniques qu'elle raconte avec autodérision dans le livre. Mais elle s'y est aussi sentie « plus libre et plus légère », envisageant, entre autres, de publier un jour un volume de ses rêves, ce qu'elle n'aurait jamais imaginé avant. Dans la ville retrouvée, sa nostalgie prend corps : elle brandit son plan usé, commande la même crème caramel qu'à l'époque et emprunte les transports seule, aussi souvent que possible. Bien sûr, la liberté de la ville n'aurait pu s'appliquer tout à fait à cette histoire familiale où « se conjuguent des lois d'airain (celles de la chronologie et des faits historiques) et un aléatoire extrême ». Mais écrire sur Berlin une fois « l'arrachement » consumé, en faire un personnage à part entière de la fresque, était indéniablement une manière de « reconquérir la ville par l'écriture », de s'y ancrer autrement et au-delà de « l'expérience un peu superficielle qu'on peut en avoir lorsqu'on y vit ».

Roman d'adieu donc, mais d'adieu sans tristesse, car les traces demeurent toujours, qu'elles se dispersent ou transforment. « Comme le disait Moses dans son *Phédon* avant Lavoisier : rien ne se perd », cite Diane Meur. Et c'est au fond la leçon essentielle de ce livre qui, recensant beaucoup de morts, parvient à demeurer toujours du côté de la vie. ●